

Format de citation

Thibaud, Clément : recension de : Marie-Danielle Demélas, Nacimiento de la guerra de guerrilla. El diario de José Santos Vargas (1810-1825), La Paz : Institut français d'études andines, 2007, dans : ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 5.1 - Guerre et Paix, p. 1180-1183, DOI: 10.15463/rec.1189739289

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

d'acteurs politiques qui émerge dans les rangs du génie. Les officiers de cette arme savent s'imposer sur l'immense chantier de la construction des casernes de la République et démontrent, au plus près du terrain et aux côtés des commandants de région, leur capacité à devenir des acteurs centraux de l'intégration de l'armée de masse dans le tissu territorial et, avant tout, urbain.

L'exploitation d'archives départementales, associées à certaines archives inédites du Génie (au terme d'un aller-retour désormais classique Paris-Berlin-Moscou), aboutit au constat d'une assez bonne tenue générale de ce grand « marchandage » de la distribution des garnisons – synonymes comme on le sait de profits tant symboliques que financiers. J.-F. Chanet met à l'épreuve les lieux communs sur la France de l'ordre moral, celle des notabilités et de la confusion des pouvoirs. Malgré la rude concurrence entre les communes et les enjeux économiques souvent importants, il décrit la « convergence bien entendue des intérêts communaux et nationaux au service de ce qu'on pourrait appeler le souci patriotique d'économie » (p. 218) : un processus négocié rapidement et souvent habilement par les parties, qui ruine là encore l'idée reçue des relations brutales entre la nation et les territoires qui la composent.

J.-F. Chanet porte ainsi son attention sur des officiers plongés dans une période d'intense activité. Des militaires « au travail » donc, aux prises à tous les échelons avec les autorités civiles, ce qui suppose une ouverture de l'institution qui reste rare et à la faveur de laquelle, l'auteur l'a bien « senti », son exploration en profondeur est possible.

L'ouvrage met enfin en scène les militaires dans leur « nouveau » quotidien – longtemps provisoire, inconfortable et menacé par le temps –, impatientes face aux délais exigés par le bouleversement du casernement à l'échelle nationale. C'est un rapport comme rajeuni avec un milieu urbain en pleine mutation qui se dessine, avant que la routine ne reprenne ses droits – épilogue qui n'est déjà plus le sujet de J.-F. Chanet. Qu'il nous soit permis pour conclure de souligner que cet essai réussi sur la formation d'une armée nationale évoque un travail de maître artisan, qui évolue fermement

d'un monde à l'autre sans jamais se départir d'une écriture raffinée et sensible, prenant le temps de tirer tout le profit possible de tel ou tel document ordinaire et pourtant chargé d'affects.

Les casernes qui sortent de terre en pleine ville sont l'objet d'une belle approche par le sensible, alliée à l'analyse ébauchée en retour des attentes des municipalités face à ces nouvelles constructions et à cette nouvelle armée. Alors même que se poursuit la difficile négociation des terrains de manœuvre, les édiles offrent au regard de l'historien un imaginaire intégrant, dans certains cas pour la première fois, le militaire dans la cité. Associé à un rêve de rénovation touchant à l'architecture, à l'espace public, à l'esthétique quotidienne de la rue, il est aussi porteur des appréhensions équivoques liées à la réforme elle-même et en définitive à l'activité, aux couleurs autant qu'aux sons qu'apporteront les soldats avec leur paquetage.

OLIVIER COSSON

1 - Voir, par exemple, Annie CRÉPIN, *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun*, Rennes, PUR, 2005, et Odile ROYNETTE, *Bons pour le service. L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000.

Marie-Danielle Demélas

Nacimiento de la guerra de guerrilla.

El diario de José Santos Vargas (1810-1825)

La Paz/Lima, Plural Editores/Institut

français d'études andines, 2007, 459 p.

Reprenant et enrichissant ses travaux antérieurs, le nouvel ouvrage de Marie-Danielle Demélas s'intéresse aux guérillas patriotes des vallées situées entre La Paz et Cochabamba, au pied-mont de la cordillère des Andes, au cours de la guerre d'indépendance bolivienne. L'originalité – et la force – de l'entreprise se fonde sur la qualité de sa source principale : le journal du tambour-major José Santos Vargas. Ce document, resté manuscrit malgré les efforts de J. Vargas pour le faire imprimer, fut retrouvé et publié au début des années 1950.

L'ouvrage s'organise autour de ce précieux témoignage dont la matière est étudiée à la fois pour elle-même et pour ce qu'elle dit d'une époque et d'un lieu. Ce dispositif herméneutique et heuristique autorise la multiplication des perspectives à la fois sur l'œuvre de J. Vargas et sur les événements qu'il rapporte « tels qu'ils se sont passés ». Irréductible à un simple recueil de faits, le *Diario* est en réalité une œuvre littéraire dont M.-D. Demélas signale la construction et les finesses. Il forme aussi une archive de la vie « réelle » de J. Vargas et des guérillas auxquelles celui-ci a appartenu. Par l'analyse lexicométrique des termes utilisés et la collecte des données prosopographiques fournies par les deux versions du journal, l'auteur éclaire l'univers social et mental des acteurs. D'amples recherches menées dans les fonds d'archives espagnols et andins complètent et nuancent la riche matière historique du texte de J. Vargas. M.-D. Demélas évite le réductionnisme textualiste du *linguistic turn* sans pour autant traiter le *Diario* de J. Vargas comme un simple document informatif sur le passé.

La première partie propose une biographie fouillée du futur tambour-major, rapportant son parcours individuel à l'univers social et mental du Haut-Pérou contemporain. Né en 1796 à Oruro dans une famille d'Espagnols américains (Blancs), J. Vargas fut tenu par le fisc bolivien pour un Indien à la fin de sa vie, car il était usufruitier de terres communautaires indigènes. Devenu orphelin très tôt, tyrannisé par son beau-père, il entre dans la guérilla de la région des Yungas en 1814. Ce choix ne fut pas un hasard, car sa famille avait tissé de nombreux liens avec les vallées depuis le XVIII^e siècle. Le père du tambour-major avait ainsi participé à l'écrasement de la rébellion de Tupac Catari en 1782 dans la région. Son frère, curé et patriote, l'influença. Dans la guérilla, J. Vargas parvint à l'épaulette. Avec la paix retrouvée, il devint un tranquille propriétaire, extérieur à la notabilité comme à la *indiada*. Le destin du tambour-major témoigne des effets de recompositions sociales que porta la guerre, avec ses moments d'ascension et de déclassement.

La partie qui suit aborde de manière originale la question de l'écriture de la guerre. Il s'agit d'une étude serrée des deux manuscrits subsistant du *Diario*, leur nature, leur histoire,

leurs différences. Mais c'est aussi une méditation sur le rapport subtil qu'entretient l'historien avec les témoins du passé qui voulurent, comme le tambour-major, léguer un récit aux « prudents lecteurs » du futur. J. Vargas avait une vocation d'écrivain qui expliquerait son engagement dans la guérilla. Ainsi le *Diario*, malgré son titre, ne relève-t-il pas du genre du journal, écrit au jour le jour, mais plutôt du récit réécrit après-coup à partir de notes prises sur le vif. Le genre littéraire est le médiateur entre les événements d'une vie et leur restitution écrite. La technique narrative de l'auto-didacte repose sur l'*exemplum*, l'anecdote et la métaphore. J. Vargas, littérateur, traduit aussi les langues indiennes que parlaient les protagonistes – l'aymara et le quechua – pour produire des effets littéraires. La plume du tambour-major modèle un conflit continental en une lutte providentielle entre des êtres de chair et de sang aux prises dans un espace limité.

La troisième et la quatrième partie s'attachent aux aspects militaires du sujet, inscrivant la naissance de la guerre de guérilla dans son contexte historique, géographique, culturel et social. La guérilla des vallées eut trois chefs : don Eusebio Lira, mentor de Vargas, jusqu'à sa mort violente en 1817, puis don José Manuel Chinchilla, l'homme des communautés indiennes qui fut fusillé en 1821 par son successeur don José Miguel García de Lanza, lequel conduisit la lutte jusqu'à la victoire consécutive à la bataille d'Ayacucho en décembre 1824. En 1814, Lira et ses hommes n'atteignent pas la vingtaine ; en 1825, la « Division des Aguerres » compte 459 soldats et 36 officiers. Le mode de combat de ces hommes est nouveau et s'appuie sur un type d'organisation inédit. Ces guérillas, composées d'un noyau de soldats entraînés et de supplétifs indiens venus des communautés de la région, étaient avant tout locales, contrairement à d'autres formations comparables comme au Venezuela à la même époque. Cela n'empêcha pas, mais encouragea peut-être, la multiplication des trahisons et des transfuges. Ces formations armées n'en étaient pas moins liées à des centres de commandements lointains, dont l'autorité était plus symbolique qu'effective. Güemes, caudillo de la région de Salta au nord-ouest de l'actuelle Argentine, joua un grand rôle dans la formation des premiers combattants et l'octroi – ou plutôt la ratification – des grades.

L'ouvrage propose également des analyses quantitatives et multiscalaires des insurgés des Yungas. Cela permet à l'auteur de révoquer tout déterminisme social ou ethnique dans l'élucidation des alignements politiques de telle ou telle localité du côté du roi ou de la patrie. Les choix locaux pouvaient être collectifs ou bien individuels, comme J. Vargas le revendique pour lui-même, mais ils n'étaient pas prédéterminés. La guerre irrégulière fut une dynamique plutôt qu'un révélateur.

Les chapitres centraux du livre sont aussi l'occasion de développements classiques sur l'art de la petite guerre, l'organisation des troupes, les armes, le ravitaillement, les relations avec les civils, l'antagonisme mimétique entre guérillas et contre-guérillas. L'ouvrage s'attarde sur les qualités du terrain de montagne où se livrait l'essentiel des combats. Le territoire n'est pas renvoyé à de pures déterminations géophysiques – ou militaires – mais à une construction sociale : lieux de refuges où les insurgés se fournissent en vivres, munitions et informations ; lieux de confrontation ou d'espionnage, parfois éloignés des bases locales de la guérilla, comme dans la cité d'Oruro où l'on paie des mouchards pour signaler les mouvements des troupes du roi. L'économie de la guerre est également traitée avec précision. La guérilla a détourné à son profit la fiscalité coloniale, notamment le tribut indigène. Elle a des revenus réguliers, obtenus grâce au soutien des communautés des vallées, et extraordinaires, par le pillage ou les confiscations des biens royalistes. Fait intéressant, il semble que la domination patriote n'ait pas allégé le fardeau fiscal des communautés. Le phénomène du caudillisme bénéficie d'un traitement détaillé. Dans les vallées boliviennes, cette autorité charismatique, liée à d'exceptionnels dons de commandement, permet à des hommes nouveaux d'émerger, bouleversant les stratifications sociales traditionnelles. L'identité des chefs de la guérilla révèle aussi que le caudillisme n'était pas forcément lié à une origine sociale, populaire ou patricienne, indienne, métisse ou blanche, mais relevait plutôt de qualités personnelles et d'appuis politiques et militaires.

La participation des Indiens à la guérilla laisse transparaître deux réalités contradictoires. Voulant rompre avec une image d'Épinal, l'auteur indique que cette participation relève

aussi de choix individuels, comme pour le caudillo Miguel Mamani. Mais les logiques communautaires et le respect des autorités traditionnelles prévalent lorsqu'un village ou un *ayllu* doit choisir un camp, soutenir un chef militaire ou désertier. Le cadre communautaire et ses hiérarchies traditionnelles règlent le rapport des Indiens avec les guérilleros. Les premiers combattent sans doute à part, jouant les forces d'appoint. L'ouvrage fournit d'intéressants développements sur les conflits entre communautés indigènes et guérilla, en insistant sur la participation plutôt démocratique de celles-ci à la désignation des chefs de celle-là.

La cinquième partie, plus générale, est consacrée au sens de la guerre. Elle s'intéresse aux troupes restées loyales à l'Espagne, montrant l'efficacité symbolique de l'image du roi. Médailles, monnaies et portraits monarchiques ont joué un grand rôle pour le maintien de la fidélité à la nation espagnole. À rebours, le caractère abstrait et désincarné de la patrie fut un frein pour la propagande républicaine. Cherchant à remédier à ce déficit de légitimité, J. Vargas propose une lecture providentielle de la guerre, persuadé qu'il est que la guérilla et ses chefs sont des élus. Par son art de l'écriture, le tambour-major parvient à suggérer, par le récit orienté de certains combats, cette présence du divin aux côtés des rebelles.

Les apports de l'ouvrage sont importants. Le journal de J. Vargas est sans doute le seul témoignage de cette époque qui fut écrit par un homme passé par le rang, à partir de notes prises sur le vif. Les écrits d'autres chefs de guérillas, comme ceux du Vénézuélien José Antonio Páez, sont en règle générale des mémoires rédigés plusieurs décennies après les faits dans une visée apologétique. Les sources internes aux guérillas sont rares et ont souvent un caractère purement militaire. Grâce à cette source unique, M.-D. Demélas peut ainsi proposer, à la fois, une réflexion sur l'écriture de la guerre et ses représentations, une étude d'anthropologie historique sur une région indienne, métisse et trilingue, la micro-histoire d'un espace rural à la charnière entre l'époque coloniale et la révolution, et le récit de la naissance d'une nation *from below*.

La lecture de ce beau livre, longuement mûri, suscite néanmoins quelques questions. Le titre de l'ouvrage, ainsi que la quatrième de

couverture insistent sur le baptême hispanique de la guérilla moderne, à la fois en Espagne et en Amérique. Cette thèse – ancienne, puisqu'on la trouve déjà chez Carl von Clausewitz – ne forme pas la préoccupation centrale de l'ouvrage ni son fil conducteur. La comparaison avec d'autres guérillas hispaniques aurait pu asseoir la démonstration, mais celle-ci n'est qu'ébauchée sauf en ce qui concerne l'Espagne. L'inventaire des similitudes entre les guérillas boliviennes et celles du Mexique, du Venezuela ou du Pérou, aurait *a contrario* mis en relief les singularités des Yungas patriotes. Malheureusement, l'auteur esquive cette discussion par l'usage implicite qu'elle fait des ouvrages autorisant la comparaison, lesquels sont néanmoins cités en bibliographie. Cette remarque vaut pour d'autres thématiques, comme les célèbres discours émancipateurs du général « argentin » Juan José Castelli aux Indiens (1811), le caudillisme bolivien ou la question de l'abstraction révolutionnaire et de l'image du roi. Par ailleurs, les bornes chronologiques du livre – calquées sur celles du journal de J. Vargas – font que le différend entre la patrie et le roi y apparaît comme une alternative tranchée (ce qu'espérait sans doute J. Vargas). Or la construction de cette ligne d'inimitié connut une histoire sinueuse et fut portée par une dynamique de guerre civile.

CLÉMENT THIBAUD

Stefan Goebel

The Great War and medieval memory: War, remembrance and medievalism in Britain and Germany, 1914-1940
Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 358 p.

Comment les sociétés impliquées dans la Grande Guerre ont-elles produit du sens pour apprivoiser un tel événement et ses conséquences considérables ? Comment bâtir de la continuité lorsque des pans entiers du monde social ont physiquement disparu ou bien subi des changements majeurs ? Stefan Goebel apporte une importante contribution à la compréhension de ces enjeux en traitant des discours et des mémoires de guerre en Allemagne et en Grande-Bretagne. Son propos

est de montrer la centralité de la période du Moyen Âge, revue et corrigée par le néo-médiévalisme du XIX^e siècle puis de l'entre-deux-guerres, dans la construction de sens donné à la Grande Guerre. L'enquête est riche et très fournie en matériaux de première main puisés dans les archives des deux pays, à différentes échelles (nationales, régionales, locales...), et bien insérés dans une bibliographie variée. La multiplicité des thématiques analysées (débat sur les monuments, commémorations, discours politiques, grands récits) renforce l'intérêt du volume, d'autant que l'auteur est soucieux à chaque étape de mesurer les proximités et les différences entre les deux pays qu'il a choisi de confronter.

Une question de définition jaillit cependant assez vite à la lecture de l'ouvrage : qu'entend vraiment l'auteur par « médiéval » ? On a parfois l'impression que le terme est une enveloppe très large sans contours précis, en particulier lorsque sont évoquées des dimensions du christianisme qui débordent largement le Moyen Âge. Sans doute une interrogation plus approfondie sur les usages des termes (Moyen Âge, médiéval...) aurait permis d'aller plus avant encore dans la saisie de ces rejeux des temps anciens. Le questionnement de l'auteur, il est vrai, se porte ailleurs et s'inscrit explicitement dans un certain nombre de débats, surtout vivaces dans l'historiographie anglo-saxonne, sur la Grande Guerre comme une rupture culturelle et sur les formes dominantes de commémoration.

Pour conduire son enquête, l'auteur procède en cinq chapitres qui sont autant d'analyses thématiques. Dans le premier, il montre comment, afin de bâtir de la continuité, les morts de la Grande Guerre sont insérés dans la tradition médiévale à travers le choix de lieux qui forment le culte du souvenir, ainsi de l'abbaye de Westminster pour le soldat inconnu britannique, ou par les discours prononcés, les thèmes architecturaux et décoratifs choisis, comme dans la chapelle du souvenir à Brême. Les Anglais valorisent le passé celtique alors que les Allemands en appellent au passé germanique. Les discours de guerre, on le sait, empruntèrent parfois la rhétorique de la croisade ou d'une mission sacrée (chap. 2). Si les notions de guerre sainte et de guerre défensive